

la plume ni faire entendre leur voix qui s'est perdue dans le silence des campagnes (ou à l'envers d'un parquet comme dans le cas du menuisier Joachim Martin⁴¹). Plus largement, ils annoncent ceux que l'on qualifie aujourd'hui de « transclasses », qui ont accompli des parcours auxquels leur naissance ne les prédestinait pas et qui ont été, par cela même, pour la plupart d'entre eux condamnés à demeurer des « en dehors ». Par les réalités qu'elle met à jour, par les réflexions qu'elle suggère, la publication des *Eñvorennoù* de Juluen Godest constitue une œuvre utile dont il est à espérer qu'elle puisse intéresser un large public (la disposition face à face, *tal ha tal*, selon le titre de la collection, du texte breton et de sa traduction est bienvenue), et dont il faut remercier N. Blanchard.

Dominique LE PAGE

Michaëlle SIMONNIN, Gildas BURON, Catherine DUPONT et Yves-Marie ALLAIN, *Mer... côte et coquillages*, Châteaulin/Batz-sur-Mer, Éd. Locus Solus/Musée des Marais salants, 2019, 120 p.

Ce livre – qui est aussi le catalogue d'une exposition – nous fait entrer, par le biais du regard des naturalistes et l'observation d'une production d'objets aussi singulière que fascinante, dans l'univers très particulier du littoral du pays de Guérande. Dans cette pointe méridionale avancée de la Bretagne, l'exploitation du sel a développé et conservé, jusqu'à une date avancée dans le XIX^e siècle, un particularisme marqué dans le domaine de l'habitat, du mobilier et des costumes, sans compter l'originalité du maintien du breton. Comme le montre très bien ce travail rigoureusement établi, la rencontre sur ce rivage atlantique des naturalistes de tous domaines, de la flore et de la faune marines et terrestres, avec les savoir-faire locaux a donné naissance, dès le XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, à une étonnante production d'objets fortement inspirée par l'artisanat conventuel, entièrement réalisée à partir de coquillages savamment sélectionnés et agencés. Parmi les « bouquetiers », « faiseurs et faiseuses de bouquets en coquilles » de Bourg-de-Batz retrouvés par un très important dépouillement d'archives, l'atelier de la famille Le Huédé fut actif entre le milieu du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle. Au début du XIX^e siècle, sont fabriqués des objets à caractère religieux, comme de spectaculaires et très colorés bouquets d'autel, des figurines illustrant l'office religieux et le retour de la foi catholique favorisé par l'Empire et la Restauration et représentant des prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux détaillés avec soin, accompagnés de leurs servants d'autel, des statuettes de Vierge à l'Enfant, ainsi que de petits animaux. Cette production s'est progressivement spécialisée au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle dans deux directions : d'une

41. Cf. BOUDON, Jacques-Olivier, *Le plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français*, Paris, Belin, 2017.

part, la fabrication d'étourdissants et somptueux bouquets, dans lesquels le souci de réalisme et l'emploi diversifié à l'extrême des ressources coquillières témoignent d'une connaissance approfondie des différentes espèces, objets de luxe destinés à une clientèle fortunée, d'autre part, celle de poupées en costumes de paludiers, production destinée à une clientèle nantaise aisée ainsi qu'aux premiers touristes. Elle donne naissance en même temps à d'attachants petits chefs d'œuvre d'art « populaire » : grands bouquets de mariage sous globe, couronnes pour rehausser la coiffe de l'épousée ainsi que d'étonnants petits bouquets dont les couples de paludiers ornaient leur tenue de cérémonie déjà totalement singulière parmi les innombrables variantes des terroirs bretons. On peut regretter que seules les collections du Musée des Marais salants aient été exploitées : il aurait été éclairant d'explorer d'autres collections publiques ou privées et de constater, par exemple, que les artisans coquilliers de Bourg-de-Batz ont aussi reproduit des costumes bretons autres que celui du pays de Guérande. L'originalité de cette production en coquillages si particulière aurait aussi mérité d'être située dans un contexte national. L'analyse bien conduite par les auteurs aide le lecteur à dépasser l'écueil des appellations quelque peu hermétiques des naturalistes. Les photographies de belle qualité servent parfaitement la virtuosité mise en œuvre dans ces objets et le choix d'une iconographie très riche et en majorité inédite de dessins et de peintures restitue bien autour de ce thème la naissance du site balnéaire de la côte d'Amour.

Jean-Jacques RIOULT

Théo DAVID, *Un village breton*, t. I, « *Le monde enchanté d'Yvon Marc'hadour* », 447 p., t. II, « *Dans la tourmente de la guerre* », 423 p., t. III, « *Du ciel tombent les armes* », 253 p., Morlaix, Skol Vreizh, 2017-2019.

La volumineuse trilogie (1123 pages) publiée par Skol Vreizh entre 2017 et 2019 est un objet éditorial atypique et protéiforme. Sous le titre général d'*Un village breton*⁴², il s'agit de l'édition d'un manuscrit apparemment incomplet, vraisemblablement écrit dans les années 1970-1980 par Théo David, instituteur à la retraite, né en 1914 à Saint-Servais (Côtes-d'Armor), fils d'un facteur athée socialiste et d'une mercière catholique, décédé en 1994. Si le titre de la trilogie correspond bien au premier volume, dans lequel l'auteur livre des souvenirs largement romancés de son enfance à Saint-Servais dans l'entre-deux-guerres, il sied mal au second, dans lequel l'auteur use du même procédé pour narrer sa drôle de guerre, sa captivité en Allemagne, son évasion et son installation en zone libre pendant la Seconde Guerre mondiale. En revanche, le troisième tome ramène le lecteur à Saint-Servais pendant cette même période, mais

42. Ce titre, choisi par l'éditeur, fait écho à *Un village français*, série télévisée à succès sur l'Occupation, diffusée sur France 3 de 2009 à 2017. Il remplace celui que lui avait donné l'auteur et qui était *Chroniques de l'Argoat*.